Bulletin de l'AFEA
Responsable : M. Granger (U. Lumière-Lyon II) – ISSN : 1261-1913 N° 62, juillet 2002

Page d'accueil AFEA sur Internet : http ://afea.univ-savoie.fr

Vie de l'association

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CONGRÈS DE BORDEAUX

22 mars 2002

Le président ouvre la séance en soulignant que l'AFEA compte désormais plus de 600 membres, ce qui signifie une augmentation d'une cinquantaine d'adhésions par rapport à 2001. Le bilan de ces deux années de Doctoriales de l'AFEA est, en outre, extrêmement positif. L'année 2001 a été chargée pour la rédaction de la *Revue Française d'Études Américaines*, avec un numéro spécial en hommage à Sim Copans et un numéro d'actualité sur les élections. Cette année a vu également le lancement de la revue électronique, *Transatlantica*. La vitalité se manifeste aussi par le renforcement des liens avec d'autres associations : GLASA, comme en témoigne la présence de certains de ses membres au présent congrès, dans le cadre de l'échange établi l'an dernier ; EAAS, dont nous hébergeons le congrès cette année ; la SAES, enfin, avec laquelle diverses actions communes sont menées régulièrement (questions professionnelles, attribution de bourses aux doctorants…). Le président s'inquiète toutefois du très grand nombre de colloques dans les universités, qui pourrait un jour, si l'on ne veille pas à maintenir un équilibre entre les activités locales et nationales, détourner certains américanistes des congrès nationaux et priver l'association de l'énergie et des bonnes volontés dont elle a besoin pour fonctionner. Les principales difficultés sont venues de l'informatique. Le logiciel conseillé par La Poste pour les prélèvements automatiques en euros s'est révélé d'un maniement impossible, et les cotisations n'ont toujours pas été récupérées. En outre, un problème de conversion de fichiers bloque l'envoi de la *RFEA* et la mise à jour du nouvel annuaire qui ne pourra certainement pas être expédié avant plusieurs mois. Les membres (nouveaux et anciens) ne doivent donc pas s'inquiéter de l'interruption dans la réception des documents, qui, en l'état actuel des choses, s'explique. Des solutions seront trouvées aussi vite que possible.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le président lit un projet de motion envoyé par la SAES concernant le CAPES de créole, option anglais. Les lauréats de ce concours pourront, dans les établissements où le créole est peu (ou pas) enseigné, devenir professeurs de leur matière d'option, l'anglais. Or le concours accorde une place nettement insuffisante à cette matière : l'épreuve écrite se fait en français ; l'épreuve orale, partiellement en anglais, est dotée d'un faible coefficient. Ceci ne permet pas de vérifier que les candidats reçus ont une maîtrise suffisante de l'anglais écrit et oral pour pouvoir l'enseigner efficacement. L'assemblée vote à l'unanimité son accord pour que l'AFEA rejoigne la SAES dans cette protestation.

■ Élections futures

Le second mandat de Vincent Michelot arrive à son terme en octobre. Son successeur sera élu lors de l'assemblée générale du 4 octobre. Un appel à candidatures est donc lancé (➢ *à adresser à M. Granger avant le 1er octobre*). Au sein du Bureau, chacun a désormais des attributions précises. Celles de V. Michelot incluaient les Doctoriales de l'AFEA depuis leur lancement à Orléans en 1991 : il souhaite continuer à participer à leur organisation. Il est proposé que son remplaçant ait comme fonction d'assister Catherine Collomp, vice-présidente chargée de la recherche, et de s'occuper, entre autres, de la valorisation de la recherche. Il est nécessaire que les candidats aient quelques compétences techniques pour pouvoir relancer, en collaboration avec la SAES, la bibliographie des américanistes français, qui avait été commencée par Bernard Vincent.

■ Webmestre

Depuis l'an dernier, notre webmestre, Jean Kempf, souhaite être remplacé, de façon à pouvoir se consacrer pleinement à la revue en ligne, *Transatlantica*. En exerçant des pressions insistantes (mais amicales), il a réussi à persuader Jean-Paul Gabilliet d'être candidat à cette fonction. Jean-Paul Gabilliet est élu à l'unanimité (moins un bulletin blanc). Il prendra ses fonctions en octobre. Le président remercie Jean Kempf pour la mise en route de cette liste de messagerie et pour tout le travail qu'il a fourni dans la diffusion quotidienne des informations indispensables aux américanistes ; il félicite ensuite le nouveau webmestre d'avoir accepté, juste à la suite de la lourde organisation du congrès de Bordeaux, cette nouvelle tâche qui est très importante pour la vie de l'AFEA.

■ CNU

Le point CNU est avancé dans l'ordre du jour, Michel Bandry, président de la 11e section du CNU, ayant tenu à être présent parmi nous malgré des obligations qui le contraignent à nous quitter à 10 heures. Michel Bandry détaille tout d'abord les statistiques concernant la campagne de qualifications 2002 et donne des conseils aux futurs candidats à la qualification :

Qualifications 2002

MFC : inscrits : 214 ; qualifiés : 127 ; non qualifiés : 59 ; non recevables : 9 ; non déposés : 19.

PR : inscrits : 42 ; qualifiés : 28 ; non qualifiés : 10 ; non recevables : 1 ; non déposés : 3
Dossiers non recevables. PR : thèse d'État non soutenue. MCF : dossiers envoyés après la date limite du 7 janvier fixée par l'arrêté du 29/8/2001.
Nombre de postes en 2002. MCF : 133 ; PR : 56.

Statistiques recrutement 2001

MCF : 184 dossiers ; 113 qualifiés ; 59 recrutés ; 117 postes offerts ; 95 postes pourvus
PR : 46 dossiers ; 27 qualifiés ; 19 recrutés ; 56 postes offerts ; 25 postes pourvus.

Calendrier pour les futurs candidats :

voir le JO du 12/2/2002.
- arrêté de l'ouverture pour l'inscription sur la liste de qualification : 10 septembre 2002
- clôture des inscriptions : 8 octobre 2002
- désignation des rapporteurs par le bureau du CNU : 12 au 29 novembre 2002
- envoi du nom des rapporteurs aux candidats : 9 au 13 décembre 2002
- date à laquelle la thèse doit être soutenue, correspondant à la date limite de l'envoi du dossier aux rapporteurs : 6 janvier 2003
- réunion des sections du CNU : 22 au 21 février 2003
- envoi des résultats de la qualification : 24 au 28 févier 2003.

Il est impératif d'envoyer le dossier, même incomplet, le 6 janvier 2003 au plus tard, et le dossier complet le plus tôt possible si la thèse a été soutenue bien avant la date butoir. En cas de soutenance tardive, joindre une attestation du président de jury attestant que la soutenance a bien eu lieu et faire parvenir le certificat officiel dans les plus brefs délais. Les rapporteurs du CNU doivent avoir une copie du rapport de soutenance avant la session. Le dossier doit comporter les formulaires officiels, un curriculum vitae détaillé (études, diplômes, expérience d'enseignement, séjours à l'étranger…), la thèse, l'attestation de soutenance et le rapport de thèse et, le cas échéant, les autres travaux ainsi que la liste des publications et communications.
Pour les candidats à la qualification des professeurs : outre les pièces officielles, le document de synthèse, l'ensemble des travaux présentés pour l'HDR (volume relié des articles présentés et ouvrages), le rapport de thèse, le rapport d'HDR.

Congés pour recherche ou conversion thématique

Le nombre de congés de 6 mois attribué cette année est, comme pour l'an dernier, de 6. Nous avons proposé et obtenu, l'an dernier, 9 semestres (dont deux deuxièmes semestres).

Promotions

La session se déroulera du 14 au 17 mai (en même temps que pour les sabbatiques)

		N^bre de promotions 2002	2001
MCF HC	voie 1	11	11
	voie 2	1	1
PR C1	voie 1	8	9
	voie 2	1	0
PR CE1	voie 1	2	2
voie 2	0	0	
PR CE2	voie 1	0	1
	voie 2	0	0

Après avoir donné l'ensemble de ces informations, Michel Bandry indique qu'il a tenu à être présent parce que certaines non-qualifications avaient soulevé une certaine émotion dans la communauté américaniste, et que de nombreuses questions lui étaient parvenues concernant d'éventuels changements dans les critères de qualification. Bien sûr, un certain flou demeure quant à la nature exacte du document de synthèse. Il rappelle que la commission qui s'était réunie en juin 2001, à l'initiative de la SAES et où l'AFEA était représentée, avait jugé souhaitable de ne pas fixer de règles rigides pour la nature de cet élément très important de l'HDR à cause de la diversité des sous-disciplines de l'anglistique. Mais les consignes générales demeurent inchangées : le document de synthèse doit démontrer qu'il y a eu une réelle maturation depuis la soutenance de la thèse, doit témoigner de la valeur scientifique de la recherche entreprise par le candidat, ainsi que de la cohérence méthodologique du parcours du chercheur. Les critères de qualification n'ont pas changé : le candidat doit apporter la preuve de son dynamisme dans les trois volets de notre fonction universitaire, à savoir l'enseignement, la recherche et les tâches administratives.
Il rappelle ensuite le fonctionnement du CNU. Pour chaque candidat, deux rapporteurs sont nommés, dont un au moins est compétent dans le champ disciplinaire étroit du candidat. Ces deux rapporteurs présentent leur rapport. Le CNU suit l'avis des rapporteurs s'ils sont d'accord pour la qualification ou la non-qualification, à moins qu'un ou plusieurs membres de la section ne demande des précisions supplémentaires, ce qui peut entraîner un débat qui se clôturera par un vote. S'il y a désaccord net ou nuancé entre les deux rapporteurs, il y a débat et vote. Les votes sont toujours à bulletin secret. Il rappelle également que si un candidat s'est vu, par deux fois, refuser la qualification, il est en droit de faire appel et que son dossier est alors examiné par une instance différente, examen qui s'accompagne d'une audition.
F. Sammarcelli s'inquiète du sort qui peut être réservé par les rapporteurs aux remarques négatives généralement incluses dans le rapport de soutenance et qui, loin de préjuger de la qualité intrinsèque du chercheur, sont seulement le résultat d'un positionnement différent, d'une pluralité d'approches et d'opinions, signes de la vitalité du débat. Elle demande si ces remarques peuvent être utilisées contre le candidat au moment de la qualification, ce qui impliquerait que les membres des jurys s'interrogent sur la formulation des rapports de soutenance. M. Bandry répond que les membres du CNU, qui ont une grande pratique de la lecture des rapports de soutenance, sont parfaitement capables de faire la part entre les critiques de fond et les réserves correspondant à des positionnements intellectuels divergents. Il faut qu'il y ait adéquation entre le rapport et la décision finale : quand un candidat se voit décerner la mention « Très Honorable avec les Félicitations à l'Unanimité » pour sa thèse, alors que le rapport fait état de nombreuses critiques de la part du jury, les rapporteurs et les membres du CNU s'interrogent légitimement sur l'attitude du jury. Il rappelle que les rapporteurs ont le dossier scientifique et que, sans se substituer aux jurys, ils peuvent vérifier la qualité dudit dossier et que le plus souvent ils sont amenés à lire l'intégralité des travaux qui leur sont envoyés. Il ajoute enfin qu'il ne serait pas honnête que les universitaires se censurent lorsqu'ils rédigent des rapports de soutenance, à condition, bien sûr, que ceux-ci soient conformes à ce qu'ils ont dit lors de la soutenance. Le président du jury

a la responsabilité finale du rapport de soutenance et c'est son devoir de s'assurer qu'il y a adéquation entre le déroulement de la soutenance et le rapport.

M. Granger informe ensuite l'assemblée du fait que, pour tenter une meilleure définition du document de synthèse, la SAES a prévu de tenir des réunions par secteurs disciplinaires, afin d'en affiner les critères et d'adapter ceux-ci aux différents champs.

■ Congrès 2004, lieu et thème

Le congrès se déroulera du 20 au 23 mai 2004. Le Bureau avait sollicité quelques universités qui n'avaient jamais encore hébergé le congrès annuel de l'association (Nice, Rennes, Pau). Rennes a répondu favorablement et présente donc officiellement sa candidature. Pau a indiqué son intérêt (confirmé depuis par Didier Machu). L'université de Montpellier n'avait pas été contactée (ayant récemment organisé le congrès de la SAES), mais Claude Chastagner propose la candidature de Montpellier. Devant l'afflux des propositions (Montpellier, Pau, Rennes), il est décidé que le vote sur le lieu sera repoussé à l'assemblée générale d'octobre, la question étant par exemple posée de savoir si Rennes maintient éventuellement sa candidature pour 2005, ce qui permettrait le maintien de la traditionnelle alternance Nord/Sud.
Le Bureau a reçu trois propositions de thème. Bernard Genton (Rennes II) a proposé « Les États-Unis comme prophétie : religions, pouvoirs et mythologies », Géraldine Chouard (Paris IX-Dauphine) et Hélène Christol (Université de Provence, Aix-Marseille) « Couleur(s) d'Amérique », et Véronique Béghain (Bordeaux III) et Claude Chastagner (Montpellier III) « Le scandale ». Les trois propositions sont présentées à l'assemblée. Les textes de cadrage seront diffusés sur la messagerie et sont inclus dans ce *Bulletin,* afin de permettre à chacun d'affiner son choix. Le vote se déroulera également lors de l'Assemblée d'octobre.

■ *RFEA*

M. Granger remercie les rédactrices et le comité de lecture pour le travail fourni cette année. Françoise Sammarcelli fait le point. Le numéro hors-série d'hommage à Sim Copans est paru fin décembre 2001. Le numéro 91 sur Emerson est prêt, mais n'a encore été envoyé qu'aux auteurs et aux rédactrices. En effet, Belin a besoin de la liste des membres à jour de leur cotisation, or, des problèmes de conversion de fichiers informatiques ne leur ont pas permis d'utiliser cette liste jusqu'à présent et d'effectuer le routage.
Pour améliorer la visibilité de la revue, il a été décidé que les sommaires et résumés en anglais de tous les articles seraient diffusés sur le site, permettant aux moteurs de recherche de signaler la présence de ces articles.
Malgré les nombreuses sollicitations des rédactrices (lors des AG, dans les bulletins, sur la messagerie), aucune proposition de thème n'est parvenue pour le numéro européen de l'automne 2003. Lors de la réunion de janvier, le comité de rédaction a donc décidé de prendre pour thème celui d'un colloque à venir du CIRNA, « Stemming the Mississippi ». Le texte de cadrage a été légèrement modifié par rapport à celui du colloque et a été diffusé sur la messagerie.
F. Sammarcelli signale enfin que la *RFEA* sera représentée à la table ronde sur les revues organisée à ce congrès par EAAS.

■ *Transatlantica*

Le premier numéro a été diffusé. Le travail sur le second est en cours. Comme il en avait été décidé lors d'assemblées précédentes, Jean Kempf, chargé de la rédaction (en collaboration avec les rédactrices de la *RFEA*), sera assisté par une équipe rédactionnelle qu'il a reçu pour mission de constituer. La liste des membres de cette équipe est soumise au vote de l'assemblée et approuvée. Cette équipe de rédaction est élue pour trois ans (durée de tous les mandats à l'AFEA).

➢ *Rédacteur en chef :* Jean Kempf (Lumière-Lyon II)

➢ *Comité de lecture* : François Brunet (Paris VII), Claude Chastagner (Montpellier III), Serge Chauvin (Paris X), John Dean (Versailles-Saint-Quentin), Jean-Paul Gabilliet (Bordeaux III), Claire Maniez (Strasbourg II), Jacques Pothier (Versailles-Saint-Quentin), Bernard Vincent (Orléans).

■ Ambassade des États-Unis

Lea Perez, Directrice des Affaires culturelles, mentionne des avancées notables dans les actions menées par l'Ambassade des États-Unis, entre autres, l'augmentation du volume des bourses Fulbright. Elle souligne cependant que les restrictions budgétaires votées par le Congrès américain rendent parfois difficile la poursuite de certaines activités. Il est, par exemple, impossible de maintenir les services favorisant l'accès des chercheurs français à des sources américaines de documentation. L'an dernier, l'American Library a coupé ses liens avec ses antennes régionales. De même, le Centre d'Informations et de Ressources de la rue Saint-Florentin a dû fermer ses portes aux chercheurs, et les collections sont en cours de dispersion.
Lea Perez regrette ces tendances qu'il est impossible de contrer, puisqu'elles sont la résultante de décisions du Congrès américain. En revanche, elle s'engage à ce que soient recensées les diverses sources d'aide à la recherche restantes, et à ce que soient diffusés les résultats de cette enquête, afin de rendre accessible aux chercheurs français cette documentation sur les États-Unis.

■ Institut des Amériques

Le projet d'Institut des Amériques, proposé par Paris III, souhaite fédérer les chercheurs dont les centres d'intérêt concernent tout le continent américain, leur offrir des locaux, un centre de documentation et des activités d'enseignement. Il a été présenté à divers centres de recherche en France, mais l'AFEA n'a pas été associée à cette réflexion. Ce n'est que fin novembre que le président de l'AFEA a appris l'existence de ce projet, et bien qu'il ait demandé des informations, il a reçu seulement en février un exemplaire du rapport rédigé par M. Jean-Michel Blanquer, Directeur de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine. M. Granger lit quelques extraits de l'état des lieux de la recherche française sur les États-Unis, dont celui-ci : « *Le milieu est quantitativement trop faible et qualitativement trop dispersé (...) La France parle beaucoup des États-Unis, mais n'a pas un milieu scientifique identifiable capable de rendre compte de la complexité de ce pays.* » (p. 11). Les informations données dans ce rapport sont très lacunaires, parfois erronées, et demanderaient une sérieuse mise à jour.
Suite à une décision du Bureau, M. Granger, en tant que président d'une association d'américanistes comptant à ce jour plus de 600 membres, fera un courrier au ministre de l'Éducation nationale, pour signaler le caractère

contestable de ce rapport établi sans concertation. Si le projet semble se mettre en place, l'AFEA reconsidérera sa position sur cette question lors de l'assemblée générale d'octobre.

■ Rapport Espéret

Les impératifs de l'horaire ne permettent de dire que quelques mots sur le rapport Espéret concernant la nouvelle définition des tâches des enseignants-chercheurs. La SAES a publié dans son dernier bulletin une série de remarques à ce sujet, afin de lancer une consultation. M. Granger va demander à Michel Morel l'autorisation de diffuser ces commentaires sur la messagerie de l'AFEA. Les américanistes pourront donner leur avis sur ce rapport ; une synthèse des réponses reçues sera adressée à la SAES et discutée à son congrès qui se déroulera à Metz du 10 au 12 mai, dans l'espoir qu'une action concertée entre les deux associations aura un poids plus grand.

BOURSES SAES / AFEA (2002)

La commission, composée de Catherine Collomp, Christine Raguet-Bouvart, Jacques Carré et François Laroque, et présidée par Adolphe Haberer, s'est réunie à Metz le 11 mai 2002. Elle a examiné 15 dossiers (5 en anglais, 9 en américain, 1 en linguistique) pour l'attribution d'une somme de 11 000 . 5 dossiers ont été retenus en anglais (5 500), 3 en américain (4 000) et 1 en linguistique (1 500).

➢ **Dossiers retenus en américain :**

• BOUCHET, Marie (Bordeaux III) : « La représentation de la jeune-fille dans la fiction en anglais de Vladimir Nabokov », directrice Christine Raguet-Bouvart. Projet : accès aux documents conservés à la Berg Collection de la NYPL et aux MS de la Library of Congress (accord du fils de l'auteur pour consultation et duplication). Montant : 1 700 . Critères : excellence du dossier, maturité et précision du projet, localisation unique.

• HENRY, Monica (Paris VII) : « Reconnaissance des républiques sud-américaines par les États-Unis, 1810-1820 », directrice Marie-Jeanne Rossignol. Projet : consultation de sources primaires jusqu'à présent largement ignorées. Montant : 1 500 . Critères : projet bien conçu et organisé, correspondant à la problématique envisagée sur une période assez peu couverte.

• LEVAN, Véronique (Paris IV) : « La mise en place de la prévention situationnelle dans le logement social à Londres, New York et dans la région parisienne », directrice Sophie Body-Gendrot. Projet : séjour de deux mois (janvier et février 2003) au centre de criminologie de University College à Londres. Montant : 800 . Critères : travail auprès du seul institut de pointe dans les trois pays étudiés ; sujet original et projet très bien argumenté.

Les dossiers qui n'ont pas été retenus péchaient soit par manque de précisions données sur le projet de thèse lui-même, sur le séjour de recherche qui occasionne la demande, ou encore du fait d'une information insuffisante sur l'utilisation et la nécessité des crédits demandés, voire la crédibilité du budget. Il est recommandé aux étudiants d'établir un budget prévisionnel précis faisant état de la localisation des sources à consulter et d'un devis de voyage/hébergement.

Bourses 2003 : publication en octobre, dans le bulletin et sur le site de chaque association, des conditions de candidature et d'attribution des bourses, ainsi que du calendrier prévisionnel (date limite de dépôt des dossiers : 31 janvier 2003, envoi aux rapporteurs début février, et réunion de la commission fin mars 2003, à Paris).

CONGRÈS DE ROUEN

Le succès du thème « L'Amérique des territoires » n'est plus à démontrer. Nous avons reçu largement plus de propositions d'ateliers qu'il ne nous en fallait. Après une première sélection, incluant des fusions et l'attribution d'ateliers simples à ceux qui avaient réclamé des ateliers doubles, nous avons toujours 19 propositions d'ateliers. Elles sont toutes intéressantes et correspondent toutes parfaitement au cadrage du thème. Nous avons donc décidé de les soumettre dans leur ensemble aux éventuels communicants. Faute de salles en nombre suffisant, il nous faudra, hélas, nous limiter à 15 ateliers (5 par demi-journée). Nous avons pensé que la technique de sélection la moins arbitraire était de laisser les communicants eux-mêmes choisir ces 15 ateliers. Nous retiendrons donc les 15 premiers ateliers constitués, c'est-à-dire ceux pour lesquels les directeurs nous transmettront une liste de 5 communicants retenus par leurs soins. Pour laisser à chacun le temps d'élaborer sa proposition de communication, nous ne recueillerons les propositions d'atelier qu'à partir du 1er septembre (date du mail faisant foi). Nous rappelons à ce sujet que, s'il est légitime que les directeurs d'atelier contactent eux-mêmes certains collègues, il leur est demandé de faire une place à des propositions spontanées, notamment peut-être, à celles émanant de doctorants ou de collègues qui n'ont pas encore pu se faire connaître de notre communauté. Nous publions donc ci-dessous les titres des ateliers, les noms des directeurs et les textes de cadrage fournis par ceux-ci. Ceux qui souhaitent proposer leur participation devront envoyer *directement* aux directeurs d'ateliers leurs propositions. Nous vous encourageons donc à le faire le plus rapidement possible, si vous souhaitez promouvoir l'atelier qui vous intéresse. (Nathalie Dessens et Marc Amfreville)

Table ronde : *Territoires des revues* (Divina Frau-Meigs)

Les revues en sciences humaines, et plus particulièrement en études américaines et anglaises, ne sont pas encore un vecteur prioritaire du développement de la recherche en France. Elles sont peu et mal diffusées, peu lues, peu recommandées par les enseignants aux étudiants, peu citées. Comment modifier ce constat négatif et sensibiliser nos collègues à la nécessité d'utiliser cet outil mis à leur disposition tant pour faire connaître leurs

propres recherches que pour former un corpus de références communes, sans compter la participation au débat scientifique national et international ?
Organiser une table ronde des revues à Rouen, c'est s'inscrire dans une réflexion entamée avec la première consultation européenne qui s'est organisée sous l'impulsion de la *RFEA*, au congrès EAAS de Bordeaux ; c'est aussi essayer de répondre aux recommandations du rapport Kempf sur l'état des lieux des études américaines en France. Débattre de questions de visibilité et de divulgation scientifique, c'est participer à la réflexion sur les territoires de la recherche qui est de notre ressort à tous et à toutes. Les débats pourraient s'organiser autour des sous-thèmes suivants :

- fonctions des revues : diffuser la recherche fondamentale ou vulgariser ? rechercher un lectorat large ou pointu ?
- rapports entre revues électroniques-revues papier : quels rapports ? quelles légitimités ?
- indexation et enjeux européens : faut-il entrer dans le système bibliométrique dominé par les anglo-saxons et/ou chercher à développer un système européen de catalogage ?

Cette table ronde doit être envisagée comme un espace de dialogue entre les chercheurs, les enseignants et les responsables des revues de la discipline, voire de champs disciplinaires voisins (histoire, sociologie, sciences politiques, littérature, philosophie,...). Elle pourrait déboucher sur des propositions communes pour les stratégies et les moyens à mettre en œuvre en vue d'un plus grand développement des revues. Les responsables de revue sont invités à présenter une contribution succincte pour engager le débat entre eux et le public.

➢ *Toute personne souhaitant participer à la table ronde est priée de contacter Divina Frau-Meigs pour de plus amples renseignements:meigs@wanadoo.fr*

LISTE DES ATELIERS PROPOSÉS

I. Civilisation

1. *Territoires amérindiens* (Élise Marientras et Marie-Claude Strigler)

« L'Amérique des territoires » comprend naturellement, aussi bien le point de vue des Euro- Américains qui ont colonisé à un moment ou un autre ces territoires, que celui des Premiers Américains, ou Amérindiens, chez lesquels le territoire est aussi bien socle des structures sociales et mythiques que lieu du sacré et source de vie et de souveraineté. Quelques premières orientations sont d'ores et déjà envisageables, telles que : la géographie, la cartographie des réseaux du sacré ; le lien entre territorialité symbolique et mobilité, qui revêt certains points du territoire (comme les Black Hills...) d'un caractère sacré, bien que récent ; la division du territoire et son regroupement dans des réserves en vue de la formation de confédérations comme dans le Nord-Ouest Pacifique ; le territoire comme cause de conflits intertribaux ou coloniaux ou comme bien d'échange entre colons et Amérindiens signataires de traités. Dans tous ces exemples apparaît clairement la polysémie du concept « territoire », notamment dans son acception de « terre-mère » chez certaines populations autochtones, en contraste avec sa fonction de légitimation de l'État-nation chez les populations allogènes.
Toute proposition de communication allant dans l'une de ces directions présentera un intérêt. Mais ces indications ne sont pas restrictives. Nous souhaitons que les approches soient diverses, entrecroisant géographie, économie, histoire et ethnohistoire ou anthropologie.

➢ *Les propositions en un résumé de 3 000 mots doivent nous parvenir au plus tard en septembre 2002. Elles donneront lieu à un exposé n'excédant pas 30 minutes. strigler@libertysurf.fr ou marienst@club-internet.fr*

2. *The Southernization of American Politics* (Vincent Michelot)

Depuis la fin des années 1950 jusqu'aux élections présidentielles et législatives de 2000 qui ont montré les limites d'une coalition conservatrice républicaine tout entière appuyée sur la pierre de touche de sa domination du Sud, on constate un fort tropisme sudiste dans la vie politique américaine. Grandes évolutions thématiques, événements marquants, changements dans les doctrines et les pratiques dominantes, tout porte la marque ou l'inspiration de Dixie : lorsque le parti Républicain conquiert en 1994 pour la première fois depuis 40 ans une majorité dans les deux chambres du Congrès, c'est l'aboutissement de la Stratégie Sudiste de Richard Nixon ; lorsque le parti Démocrate recompose la coalition du New Deal, c'est à l'issue des élections de 1958 et d'un aggiornamento caractérisé par la perte de poids et d'influence du Sud dans sa représentation au Congrès, qui va lui permettre d'initier l'extraordinaire élan transformateur des années 1960. À des moments différents, chacun des deux partis meurt et renaît dans le Sud. En 2002 toujours, le fragile équilibre partisan au Congrès repose presque entièrement sur la capacité du parti Républicain à pérenniser sa domination des États du Sud. Est-ce un hasard encore si l'investiture des deux grands partis s'est très souvent jouée, lors des récentes primaires présidentielles, à l'occasion du *Super Tuesday* qui voit les États du Sud voter ? Si l'on parle aujourd'hui d'une résurgence des doctrines du « fédéralisme duel », notamment dans le judiciaire, c'est bien que la protestation sudiste autour de la thématique des « droits des États » a su se « civiliser » et ainsi pu retrouver droit de cité politique par une active et efficace pédagogie de l'anti-fédéralisme dont les racines sont au sud de Richmond. Enfin, l'une des thématiques les plus complexes et fascinantes de la science politique aujourd'hui porte sur la mesure de l'efficacité transformatrice du judiciaire : si l'on remet parfois en cause aujourd'hui la validité des stratégies du « tout-judiciaire » des organisations féministes ou de défense des droits civiques, c'est que leur présupposé de départ, l'impossibilité de la construction négociée des droits par la voie législative dans les États du Sud, a été perdu de vue. On pourrait multiplier à l'envi les exemples. Dans l'histoire politique américaine, on a presque toujours pensé le Sud en termes de différence, d'opposition, de marginalité ou d'exclusion. Peut-être vaudrait-il mieux parler aujourd'hui de paradigme politique sudiste, d'hyper-normalité plutôt que d'exception. Cet atelier vise dans un premier temps à retracer les étapes qui jalonnent ce recentrage autour de deux questions d'apparence simple : s'agit-il d'une normalisation du Sud ou d'une sudisation / radicalisation des esprits ? Cette évolution est-elle « naturelle » au sens où elle serait la simple conséquence de mutations démographiques et économiques ou est-elle politiquement construite ? Dans un deuxième temps, on pourra s'interroger sur l'existence d'un consensus sudiste et sur ses contours. Les États-Unis traversent-ils simplement ce que l'on pourrait qualifier de « moment sudiste » dans lequel le discours d'une région se trouve en phase avec celui de la nation, ou faut-il aller jusqu'à avancer que le Sud serait la dernière et la seule région à pouvoir tenir un discours spécifique de l'américanité ?

➢ *michelot@univ-lyon2.fr*

3. *Représentations de l'espace colonial* (Catherine Becasse)
Avant d'être un territoire peuplé par les Européens, l'Amérique fut d'abord imaginée, rêvée. Les Européens projetèrent sur ces terres nouvellement « découvertes » leurs espoirs, leurs attentes, leurs craintes, leurs mythes, informant ainsi la réalité avant même de la décrire. Un atelier pourrait alors être consacré aux représentations de l'espace, des territoires américains maritimes et terrestres, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (époque coloniale), dans une optique phénoménologique prenant en compte l'histoire des mentalités, l'histoire des idées, la cartographie et l'iconographie.

➢ *catherine-rouen@wanadoo.fr*

4. *Resurgences : Cycles of Destruction and Rebirth in US Social and Cultural Areas in 20th-21st Century America* (John Dean)
This workshop will study how social institutions and cultural groups have been destroyed and recreated in 20th-21st Century America. We attempt to get at what happens when social and cultural territories fade then fire back into life. In the apparently disparate there is unity. The states are united. The search here is for a principle of resurgence at work in American life—across the board, within the fabric, essential to the exceptional DNA of the place—a principle which can best be isolated by analyzing different examples of death and rebirth, cycles of resurgence. Our technique : to focus on key case studies of the death and rebirth of social and cultural territories in the USA. Areas of prime interest are the secular, civic spaces of 20th-21st Century American Life—not overt religious resurgence—but the spaces of worldly return ; resurgence not in the religious, doctrinal, or ideological sphere—but in the secular world of the mass media & popular culture, mass communications and everyday civil events, occasionally spectacular but fundamentally worldly and mundane. This is, essentially, a civilization topic. But it has strong application to all sorts of American stories of all forms, in all media. As William Dean Howells said : "What the American public always wants is tragedy with a happy ending." For example : one case study [paper already committed] would be the evolving meaning of September 11th, 2001 in the USA—both in American life & as interpreted by the national and local mass media. This study is by US professor of journalism & mass communications, would be rich in iconic images of resurgence, studies of the territory of the World Trade Center as sacred-secular site. Another case study [paper already committed] : the management group of the Ford Motor company at the end of Henry Ford's lifetime in the 1940s—a time when America's premier, pioneering automobile company almost disappeared from the face of America's business and culture map, until the people within the inner-core of Ford management and ownership culture found the means to bring this concern back to life. In many ways, America is characterized by a "come-back story", by the person, people, or organization who are down – but manage to get up and come back to life and prosperity once again. Mr. William Jefferson Clinton, "the come-back kid," was a recent, living personification of this value—as were many a president before him from Andrew Jackson through Harry Truman. It is this American cycle of loss and gain associated with key social and cultural territory—whether it be a school or a business, a city or a neighborhood, hospital or museum, sports or artistic life, government or illicit organizations, cohort groups or ethnic bands—which this workshop shall explore.

➢ *johndean@netcourrier.com*

5. *La Louisiane du XIX^e^ siècle : un État, des territoires* (Salwa Nacouzi)
En 2003, les États-Unis célébreront le bicentenaire de l'achat de la Louisiane. D'abord, territoire immense, qui s'étend du Canada au Mexique, la Louisiane sera, à partir de 1812, réduite à un espace bien plus modeste. L'histoire de cet État peut constituer une illustration exemplaire de la polysémie du concept « territoire ». On se posera ainsi la question du « territoire » dans sa dimension administrative, mais aussi comme espace du collectif et comme lieu de résidence et de propriété individuelle. On s'interrogera sur le transfert rapide du statut géographico-politique du territoire vers une acception symbolique et mythique de cet espace tel que s'y mêlent et s'y confrontent « races », ethnies, nations diverses. Dans une approche synchronique, on comparera l'espace/territoire de la ville — La Nouvelle-Orléans — et celui des paroisses ; l'espace des plantations créoles et celui des plantations anglo-américaines dans la diversité des structures de l'architecture, de l'urbanisme, de la société. Dans une approche diachronique, on examinera la transformation que le conflit Nord-Sud et la Guerre civile provoquent dans cet État sudiste.

➢ *Nacouzi63@hotmail.com*

6. *Arts contemporains et territoires identitaires des minorités* (Gérard Selbach)
Je souhaite que les collègues réfléchissent, d'une part, au temps présent pour éviter qu'ils ne parlent d'artistes et de créateurs du passé, tant de fois traités, et d'autre part, des minorités (hispanique, noire, amérindienne, asiatique, et autres) qui sont si souvent omises et qui pourtant seront la majorité d'ici quinze ans dans certains États. Il s'agit de faire le point sur la scène artistique actuelle quel que soit le médium — d'où le pluriel « arts ». Il s'agit donc de parler des artistes issus des minorités. Deux pistes de réflexions :
1- Y a-t-il une vision ou une représentation du territoire (au sens géographique : grands espaces, nature vierge ou territoires urbains comme sujets ou thèmes artistiques) propre à chaque minorité ethnique, qui soit révélation et témoignage de leur identité culturelle spécifique, de leurs référents et différences, des liens qui les attachent à leur passé, etc. ? La représentation géographique dans les arts est-elle culturelle ? Quel est le degré de métissage, d'hybridation et d'échanges avec la culture dominante ? Y a-t-il pour certains un retour régénérateur vers les terres ancestrales pour mieux s'approprier le Nouveau Monde ou est-ce pour d'autres un « labyrinthe des cultures » dans l'utilisation des symboles ou mythes des espaces naturels ou urbains américains ?
2- Les arts contemporains comme territoires imaginaires, terrains de prédilection de l'identité culturelle des minorités : une zone où l'imaginaire transplanté se donne libre cours, une surface où l'expression duale n'est point bornée. Les arts sont des jeux de pistes des préoccupations, des thématiques propres à chaque communauté. Quelle image les arts projettent-ils de communautés imaginées ? Comment peuvent s'exprimer la double appartenance culturelle et la migration de communautés en transition ? Y a-t-il mélange des genres ?

➢ *selbach@club-internet.fr ou selbach@iut.univ-paris5.fr*

7. *Territoires et pouvoir(s)* (Élisabeth BOULOT)
Je souhaiterais que les communications de cet atelier explorent les rapports entre ces termes, plus particulièrement

sous leurs aspects politiques, juridiques et constitutionnels. Par exemple, l'importance et les limites du « nouveau fédéralisme » dans la vie politique américaine ; les arrêts de la Cour suprême qui confortent cette politique mais aussi la façon dont, à la suite de la dernière élection présidentielle comme les événements du 11 septembre, les rapports entre le pouvoir fédéral et celui des États ont été modifiés. Toute communication relative au statut des territoires sous mandat ou tutelle pourrait aussi y trouver sa place ainsi que celles portant sur les rapports entre les réserves indiennes avec le pouvoir fédéral aujourd'hui comme par le passé. En ce qui concerne la question : espace public/espace privé, je pense à des communications sur les rapports famille/État(s), école/État(s), citoyen/État(s). Les atteintes à la vie privée justifiées pour des raisons sécuritaires ou encore le débat actuel relatif à la protection de la vie privée face à l'intrusion de l'informatique. Voici quelques pistes de réflexion qui ne sont pas exhaustives.

➢ *Elisabeth.Boulot@univ-mlv.fr*

8. *Religion et territoire* (Mokhtar Ben Barka)

Le rôle de la religion dans la colonisation de l'Amérique du Nord est essentiel. En effet, les États-Unis sont le premier pays de l'époque moderne dont la fondation repose sur un idéal religieux, inspiré du protestantisme. Les premiers pèlerins ouvrent la voie aux vagues de migrations religieuses qui vont profondément influencer l'Amérique. Plusieurs États se formeront au rythme de rassemblements religieux, avec une forme de gouvernement et une tolérance plus ou moins grande. Parallèlement, le territoire, qui est à la fois « temps consolidé » et une construction mouvante, marque la religion de son empreinte. Deux exemples, parmi tant d'autres, viennent à l'esprit : l'adaptation au XIXe siècle des baptistes et des méthodistes aux conditions de la Frontière et la plus récente « protestantisation » du catholicisme américain. Dans le cadre de cet atelier, on pourrait s'interroger sur la nature et l'évolution des relations religion/territoire à travers l'histoire américaine. Il serait également intéressant de se demander si les nouvelles technologies ne provoquent pas au bout du compte la « déterritorialisation » de la religion. D'autres pistes de réflexion sont possibles, telles que : la place de la religion dans la culture sudiste ; le rôle des missionnaires dans l'expansion territoriale ; la religion en tant que terrain de rencontre ; la mobilité du religieux américain ; les religiosités « sans frontières », télévangélisme, sectes.

➢ *Mokhtar Ben Barka, 78, rue Henri Durre, 59590 RAISMES*

9. *Les projections extra-territoriales des États-Unis* (Pierre Guerlain)

La « gestion du territoire américain », plus encore que celle d'autres pays, passe par la gestion du contact avec l'autre. Cet atelier propose une approche du phénomène de la projection extra-territoriale pratiquée par les États-Unis sur plusieurs plans et de diverses façons, le « territoire américain » devenant alors la référence ou le pivot d'un système planétaire. Cette problématique recoupe celle dite de l'américanisation du monde, terme souvent impropre, mais elle met l'accent sur la volonté de projection des États-Unis et l'extension des normes qui régissent le territoire américain au monde entier. Cette volonté de projection extra-territoriale rencontre parfois la demande des pays cibles ou leur résistance, elle est aussi souvent contredite, sur le plan rhétorique, par des formes de protectionnisme économique, juridique ou culturel qui sont justifiées au nom de la souveraineté américaine, voire de la supériorité des institutions américaines. Les États-Unis, seule hyperpuissance planétaire, influencent le monde entier et refusent le plus souvent de se soumettre aux jugements des organismes internationaux ou de signer des traités de portée planétaire. Leur territoire sert de référence à un monde avec lequel ils établissent un échange inégal, ce qui est le propre des puissances dominantes. Cet atelier s'adresse aux historiens, politologues, spécialistes des *cultural studies* ou *American studies*, anthropologues et sociologues qui s'intéressent aux phénomènes transculturels et internationaux. Les États-Unis, unité géopolitique clairement définie et territoire aux frontières connues, sont les inventeurs de nouvelles formes d'extra-territorialité et ont aussi recours à d'anciennes formes de projection hors de leur territoire ou de redéfinition des frontières. En effet, le territoire américain est en perpétuelle évolution : les conquêtes, annexions ou vassalisations d'autres territoires sont une part importante de l'histoire américaine. De l'expansion territoriale du XIXe siècle au protectorat de Cuba ou des Philippines voire du Salvador plus récemment, les phénomènes de projection extra-territoriale militaire et politique des États-Unis font l'ordinaire des historiens de la politique étrangère ou des politologues, spécialistes de cette politique dans la période d'après la Seconde Guerre mondiale. Ces formes de projection ne recoupent pas nécessairement ce que l'on entend par impérialisme, elles peuvent inclure l'occupation d'un pays étranger (ou non), le contrôle de ses institutions politiques ou économiques ou ne renvoyer qu'à une forte influence. Dans cet atelier on pourra s'intéresser aux relations entre les États-Unis et un autre pays ou une région du monde sous l'angle d'extra-territorialisation américanisante. Ainsi l'étude des relations nippo-américaines est riche en exemples de négociations entre impositions américanisantes et défenses territoriales ou protectionnistes japonaises. Les relations actuelles entre les États-Unis et l'ex-bloc soviétique peuvent également s'appréhender sous l'angle d'une exportation extra-territorialisante d'un modèle d'organisation politico-économique. Une approche économique et juridique pourra étudier la projection américaine en matière de droit. Par exemple, les États-Unis votent des lois qu'ils cherchent ensuite à imposer au reste du monde (en ce qui concerne les embargos commerciaux) et donc étendent symboliquement leur territoire à la planète entière ou à ce qui reste leur pré carré en Amérique latine (dans ce que l'anglais américain appelle la « Western hemisphere »). Cette projection extra-territoriale coexiste avec un refus de pénétration juridique de leur territoire [refus des institutions internationales qui pourraient juger des Américains (Cour pénale internationale de La Haye), refus des traités de protection de l'environnement, rejet des jugements défavorables dans certaines institutions internationales]. Les relations entre l'ONU et les États-Unis illustrent l'unidirectionnalité de l'extraterritorialité. Dans le domaine culturel, les États-Unis, qui sont le producteur le plus actif et le premier exportateur, se projettent hors de leur territoire et sont présents partout dans le monde dans les autres unités géopolitiques. L'exportation culturelle accompagne à la fois l'exportation de valeurs et de pratiques mais aussi l'exportation indirecte d'une critique de ces valeurs. Hollywood exporte des approches culturelles mais aussi alimente la méfiance vis-à-vis des États-Unis. Cette projection extra-territoriale est d'ailleurs hybride puisque les produits exportés ont incorporé

certaines idées, pratiques ou représentations nées en dehors des États-Unis mais territorialisées, c'est à dire américanisées aux États-Unis avant d'être réexpédiées à l'extérieur. On pourra s'intéresser aux enjeux et ambiguïtés de l'exportation culturelle américaine et aux processus de territorialisation mis en œuvre dans les pays récepteurs. (Exemples: Hollywood en Inde ou Malibu dans le monde arabe). On pourra également s'intéresser aux flux d'échanges des idées ou théories entre les États-Unis et le reste du monde. Ainsi le succès des théories dites de « tolérance zéro » ou des approches américaines en science politique, droit et économie dans les autres pays occidentaux peut s'analyser sous l'angle de l'extra-territorialité normalisante. Internet est à la croisée de ces problématiques: invention d'abord américaine puis européenne, Internet est un réseau dit "dé-territorialisé" qui relie le monde entier sans centre apparent, mais il est néanmoins américano-centré puisque les bases de données et le plus grand groupe d'utilisateurs sont aux États-Unis, ainsi que les instances de régulation (noms de domaine, par exemple). Internet diffuse à la fois des valeurs américaines en dehors des États-Unis et permet des connections qui évitent le territoire américain. Le postmodernisme a aboli la distinction entre dehors et dedans et, dans le cas de l'Internet, il peut être intéressant d'appréhender ce jeu subtil entre extra-territorialisation, américanisation et leurs chocs en retour ou rétroactions. On pourra s'interroger sur le paradoxe d'un outil de déterritorialisation qui sert la projection extra-territoriale des États-Unis. On pourra également s'intéresser aux discours américains mis en œuvre pour faire prévaloir l'extra-territorialité et aux contre discours vantant la souveraineté ou le protectionnisme dans une optique de défense du territoire américain. Ces jeux rhétoriques recoupent d'ailleurs les enjeux de la stratégie militaire: bouclier anti-missiles et projection militaire dans toutes les régions du monde ne sont pas en véritable opposition mais en complémentarité critique. Dans de nombreux domaines en effet, l'extra-territorialité américaine n'est pas un échange entre pairs avec le monde mais une circulation à sens unique ou bien un échange très inégal.

➢ *pierre.guerlain@univ-lemans.fr*

10. *Les communautés entre lieux et mobilités: écritures et analyses* (Cynthia GHORRA-GOBIN et Alain SUBERCHICOT)

La réflexion s'inscrit dans la relecture de William Leach: « From the 1790s on, indifference to place has been a hallmark of American life. In the 1840s and fifties these goads and pressures caused the biggest internal migration of people up to that time in American history. But it was not immigration that decentered America so much as American industrial and financial capitalism, which formed the critical impetus behind this migratory flow. Industrial capitalism at the time of the century yielded one more centrifugal outcome; it laid the formations for what Americans would come to know as "mass consumer society". This society gave birth, after 1880, to all those institutions we have come to associate with mass consumption—department stores, chain stores, mail order houses, and a flood of available credit. A cardinal feature was the desire to improve and simulate place, to make up or invent places that people had only dreamed of but never thought possible to inhabit. Only America displayed such a high degree of passion for themed theatrical environments- in amusement parks, on the theatrical stage, in movie palaces and on the screen, and even in department stores around the country after 1895—that invoked anywhere while at the same time being unimpressed by real places. » (William Leach, *Country of Exiles: Destruction of Place in American Life*, Vintage, 1999. 12-14). L'auteur associe l'*americanness* à la mobilité. Il va même jusqu'à dire que les Américains sous l'impulsion de la dynamique capitaliste ont négligé toute idée d'attachement au territoire pour ne plus privilégier que les lieux de la consommation. Ces « nouveaux » lieux également qualifiés de « themed theatrical environments » (environnements à thèmes dotés d'un aspect théâtral) présentent la caractéristique de n'insuffler aucun sens des lieux et du territoire.

Tout en partageant le point de vue de William Leach et en l'illustrant à partir d'exemples précis (*gated communities, theme parks*), l'atelier se propose de le nuancer et de l'enrichir. Ces « pseudo-lieux » sont en effet en mesure de susciter un sens de la communauté, un concept que l'historien Thomas Bender associe volontiers à *l'americanness*. Aussi les présentations prennent le parti de mettre en perspective les deux thèmes que sont la mobilité et la construction de lieux en évitant de les mettre dans une position antagoniste pour les associer tous les deux à l'identité américaine. L'idée d'une possible convergence entre les deux notions se situe autour de leur capacité à susciter un sens de la communauté. L'historiographie récente a bien démontré combien tout au long du XIXe siècle, la conquête de l'Ouest s'est effectuée sur la base de réseaux de familles et d'individus insérés dans des communautés. Cet idéal de la communauté ne se conçoit pas comme un ensemble d'individus liés par la tradition et l'histoire mais comme un groupe d'individus qui choisissent de se donner des objectifs communs à un moment donné de leur trajectoire. Contrairement à l'Ancien Monde, la communauté relèverait plus de l'invention que de la tradition.

Les thématiques de lieux et de mobilités peuvent ici être abordées aussi bien à partir d'une approche littéraire que d'une approche civilisationnelle (sciences sociales), comme l'indique le sous-titre avec l'usage des mots écriture et analyse. Ces deux perspectives qui mobilisent des corpus de connaissances différentes et des sources variées ont pour objectif de mettre en scène le lieu et la mobilité tout en soulignant leur capacité à générer et à véhiculer un sens nouveau de la communauté, un principe fondateur de l'identité américaine.

➢ *Cynthia Ghorra-Gobin. implementation@compuserve.com*

II. LITTÉRATURE

1. *Littérature et philosophie* (Noëlle BATTET Mathieu DUPLAY)

La philosophie américaine débute par la mise en cause du territoire et de la territorialité, entendus comme produits de délimitations restrictives et objets d'appropriation. « The charming landscape which I saw this morning, is indubitably made up of some twenty or thirty farms. Miller owns this field, Locke that, and Manning the woodland beyond. But none of them owns the landscape, » lance ainsi Emerson dans le premier chapitre de *Nature*, avant d'ajouter dans « Self-Reliance »: « Travelling is a fool's paradise. Our first journeys discover to us the indifference of places. » Mais l'indifférence des lieux n'est pas indifférence *au* lieu, et c'est justement l'œuvre d'Emerson qui, selon Stanley Cavell, incite à formuler une interrogation essentielle: à quelles exigences propres au Nouveau

Monde répond le projet d'une américanité philosophique ? Même jalouse de son universalité, la philosophie américaine reste confrontée à la question du « titre » et du territoire : « There is a property in the horizon, which no man has but he whose eye can integrate all the parts [...]. This is the best part of these men's farms, yet to this their warranty-deeds give no title, » poursuit le texte de *Nature*. À quel titre la philosophie se fait-elle américaine, et de quel titre le philosophe peut-il se prévaloir pour parler au nom d'un continent qu'il revendique comme sien ?

Un questionnement parallèle parcourt la littérature américaine — à supposer bien sûr que littérature et philosophie, en Amérique, occupent elles-mêmes des territoires distincts et rigoureusement délimités. Si l'on en croit Deleuze, ce serait une littérature de la fuite, du glissement, de la dérive, rétive à tout enfermement territorial. Mais c'est justement cette particularité qui, pour Deleuze, permet de la dire « américaine », voire « anglaise-américaine », en référence à un espace géographique qu'on peut délimiter et nommer, fût-ce de manière délibérément imprécise et en prenant bien soin à ne pas l'emprisonner dans les étroites limites d'un cadastre.

L'objet du présent atelier sera d'examiner cette problématique commune, c'est-à-dire d'étudier les échanges complexes entre littérature et philosophie à propos des enjeux de la territorialité ; il s'agira donc aussi de s'interroger sur la zone d'indistinction où l'une et l'autre se rejoignent et se confondent, quitte à se demander s'il n'y aurait pas là un moyen par lequel est résolue, sur un mode *non dialectique*, l'antinomie entre la mise en question du territoire et la recherche d'un lieu spécifique, défini par sa résistance aux délimitations autoritaires. Ainsi posée, la question ne concerne pas uniquement l'esthétique ou la poétique, mais aussi la philosophie politique, puisqu'elle rejoint par exemple la problématique de l'utopie, concept et mode littéraire dont la désignation ambiguë signifie aussi bien « good place » (*eu-topia*) que « no place » (*ou-topia*), à moins qu'on ne choisisse d'y voir l'envers indéfini de toute délimitation, « this place transfigured » (Cavell), ferment d'un dépassement perpétuel — autant de visages de l'Amérique.

➢ *mduplay@club-internet.fr*

2. *Territoires de la poésie* **(Geneviève COHEN-CHEMINET)**

À partir de la métaphore du champ esthétique, nous proposons d'examiner les lieux où le geste artistique se met en œuvre. Il semble admis que la modernité s'est constituée dans un refus de réduire l'art à une représentation de la réalité ou à la reproduction de contraintes génériques. Cette modernité perdure dans la diversité des créations artistiques qui, selon des voies qui leur sont propres, interrogent un héritage de la négation des frontières entre les arts ou entre les modes de représentation. L'art a aujourd'hui conscience qu'il n'a plus de lieu propre ou unique. En ce sens, la poésie américaine est programmatique dans l'objection qu'elle soulève contre son propre pouvoir, son propre territoire, son propre cadre. La notion de territoire se pose donc à nous de manière paradoxale dès que les pratiques artistiques modernes et contemporaines sont convoquées. On peut aborder ces enjeux sous l'angle du deuil, de la disparition ou de la restriction du champ littéraire. Ou à l'inverse dans une extension potentiellement infinie du littéraire à tous les arts. Ces deux approches peuvent être problématisées dans les termes d'une recherche de la « singularité quelconque » selon l'analyse de Giorgio Agamben dans *La communauté qui vient* (Paris, Seuil, 1990). Le Quelconque dont il est ici question ne prend pas la singularité artistique dans son indifférence par rapport à une propriété commune qui resterait comme cadre sous-jacent. Quelconque signifie la recherche de singularités parfaitement déterminées, mais sans qu'un concept ou une propriété puisse leur servir de lieu. L'art irait vers « son propre avoir-lieu » (11), « c'est-à-dire vers la totalité de ses possibilités » (68). C'est donc moins le lieu que « *l'événement d'un dehors* » (69) qui importerait ; moins le lieu que l'expérience d'un passage, moins la dialectique du donné et du construit que le trajet d'un processus, d'un déplacement. Territoire appellerait ainsi autant la constellation des catégories esthétiques connexes de frontière, de limite, de bornage, de clôture, que celles de décadrage-recadrage-absence de cadre, de seuil, de passage, de *hors*. Nous serions alors au plus près de l'articulation entre l'espace de l'œuvre et l'espace du lecteur/spectateur.

Un certain nombre de pistes sont suggérées, sans qu'elles ne soient limitatives. Toutes ont en commun les lieux du geste poétique, qu'ils soient pré-attribués ou non : le livre, la page, « Poetry On and Off the Page », poésie concrète, visuelle, sonore, de signes ; poésie procédurale, poésie dans l'espace cybernétique, poésie dans les espaces publics, l'affiche ; poésie dans les lieux naturels, poésie des lieux naturels ; la salle : performance poetry, le théâtre (théâtre poétique, poésie adaptée au théâtre, musique et poésie), le musée, poésie et arts (peinture, installations : le site/non site muséal)

➢ *Genevieve. Cohen-Cheminet@paris4.Sorbonne. fr*

3. *Boston dans la littérature américaine* **(Annick DUPERRAY)**

Dans son essai sur Hawthorne, Henry James écrit : « The moral is that the flower of art blooms only where the soil is deep, that it takes a great deal of history to produce a little literature, that it needs a complex machinery to set a writer in motion ». Il semblerait que Boston ait été suffisamment chargée d'Histoire, d'impact culturel et imaginaire, pour susciter une communauté littéraire dont on peut considérer qu'elle s'affirme pendant l'American Renaissance puis évolue, se renouvelle et persiste jusqu'à l'époque contemporaine avec des écrivains comme John Cheever ou encore John Updike, Bostonien d'adoption, qui cite Emerson dans ses essais autobiographiques – « We are natural belettes » (*Self-Consciousness*, 1989) – et détecte chez Cheever l'esprit des lieux : « Were Cheever less a New Englander than he is, with the breath of Thoreau and Emily Dickinson in his own quick light phrasing, he might fail to convince us that a real glory shines through his transparent inventions » (*Hugging the Shore*, 295)... « The New England Genius », c'est aussi l'expression que T. S. Eliot emploie dans son essai consacré à Henry James : « whatever we associate with certain purlieus of Boston, with Concord, with Salem and Cambridge, Mass. : notably Emerson, Thoreau, Hawthorne and Lowell ». Quant à James lui-même, il fait de la « scène bostonienne » la scène américaine par excellence avec *The Bostonians* et précise dans ses *Carnets* son intention d'écrire un roman qui serait « as local, as American as possible, and as full of Boston : an attempt to show that I *can* write an American story ».

Jusqu'à quel point peut-on accepter la conception d'une communauté littéraire qui s'identifierait à un territoire tout aussi géographiquement que symboliquement circonscrit ? Boston – the City upon a Hill – est-elle une « idée » plus encore qu'une cité ? Après la première moitié du XIX[e] siècle, la ville a graduellement perdu la valeur

emblématique, quasi allégorique, d'une cartographie dominée par certains hauts lieux – *the Garden, the Common and the Hill*. On a coutume d'insister sur la dégradation des idéaux qui se manifeste concrètement par l'extension de la ville au-delà de son périmètre symbolique originel, à mesure qu'elle absorbe de nouvelles couches sociales et de nouvelles générations d'immigrants : Back Bay, Roxbury etc. Dans le domaine de la fiction, cette dégradation se signifie dans l'évolution du *romance* vers le roman réaliste ; W. D Howells, Henry James s'accommodent de l'univers de Greater Boston. Mais on devine encore derrière la comédie de mœurs une dimension idéelle, une exigence éthique, une aspiration verticale ; le thème de la quête, du voyage allégorique de l'âme persistent sous couvert de la comédie de mœurs, aussi désabusée soit-elle - voir entre autres le vingtième siècle avec Santyana (*The Last Puritan : A Memoir in the Form of a Novel*), Marquand, Mark De Wolfe Howe, puis ultérieurement Cheever et Updike. On se propose d'examiner l'évolution du paysage littéraire bostonien, (Boston et région) à travers les divers genres (essai philosophique, autobiographie, poésie et fiction) qui ont trouvé là un terreau propice à leur épanouissement. On pourra adopter un point de vue diachronique ou se concentrer sur une période ou un auteur particulier. On pourra également envisager les versions filmiques d'œuvres romanesques (*The Europeans*, *The Bostonians* etc..)

Il s'agira moins d'insister sur la dégradation de la valeur symbolique du lieu que de mettre en relief la manière dont cet héritage culturel a pu se préserver jusqu'à l'époque contemporaine. Territoire bi-polaire, placé dès son origine sous le double sceau de l'esprit de religion et de l'esprit de liberté (voir de Tocqueville), du sectarisme et de l'innovation, Boston tire son impact et sa dynamique de ses contradictions, de son mélange particulier de ferveur et de scepticisme.

➢ *duperray@newsup.univ-mrs.fr*

4. *On and off the Road : Les littératures américaines de la bifurcation de la fin des années 50 aux années 70* (Didier GIRARD)

Jusqu'à la fin des années cinquante, les écrivains américains s'attachent encore aux particularismes des territoires – réels, mythiques ou imaginaires – dans lesquels ils s'inscrivent même lorsqu'ils visent principalement à montrer l'aliénation et l'inadaptabilité des individus face à des schémas statiques et cartographiés avec force détails. C'est le cas de best-sellers relativement oubliés, par exemple J D Salinger *The Catcher in the Rye* ou Sloan Wilson *The Man in the Grey Flannel Suit* (1955) qui pourraient d'ailleurs faire l'objet d'une réévaluation. Mais à partir de la fin des années 50, malgré ou parallèlement à la violence et à l'obscénité des réalités sociales, les identités régionales et ethniques des écrivains tendent à se dissoudre devant un processus d'homogénéisation de certaines des différentes parties de l'Amérique. Il ne s'agit plus seulement de se libérer d'un enracinement dans une réalité sociale mais d'aller jusqu'à un déracinement ultime (*back to the roots* vs. *uprooting*) afin de vérifier jusqu'où mènent les racines, qu'elles soient ethniques, sociales ou existentielles, bien loin souvent des territoires américains répertoriés et de transgresser les stéréotypes de la frontière et autres mythes « fondateurs ».

D'où une certaine forme de radicalisme artistique, esthétique et politique qui prendra de nombreuses formes d'errance et d'expérimentation encourageant l'éclosion de nouveaux territoires et de multiples lignes de fuite : espaces mouvants, nomades, instables, mondes parallèles voire hallucinogènes, perspectives extrêmes et orientales, ultra-localisme touchant à l'universalité, frontières poreuses sur le territoire des diverses régions de l'art, etc. En fait bon nombre d'artistes des années 60 et 70 vont s'attacher à traduire des versions extrêmes de l'expérience et c'est précisément ce que cet atelier, impur et hétérogène par sa nature trans-générique, a pour intention de repenser ou d'explorer. À titre d'exemples : L'école de San Francisco (sans doute, l'espace géographique et culturel américain le plus anti-américain qui ait existé) ; le traitement de l'espace chez les écrivains Beat (qu'il s'agisse du nouveau type de travelogues qu'ils ont créés ou des interzones et autres territoires psychiques qu'ils ont parcourus comme dans le cas de William Burroughs en particulier mais aussi Grégory Corso, Kerouac, Ginsberg ou Farlinghetti) ; l'expérience de la route 66 et l'œuvre de Ken Kesey (mort récemment et dont l'expérience collective à bord du bus *Further* en 1964 nécessiterait analyse) ; le nomadisme des « beatniks » et des « pranksters » ; le refus de tout attachement topo-graphique chez ceux que l'on pourrait donner comme représentants du *camp* (Gore Vidal, Truman Capote, etc.) la littérature ou la poésie hippie (si elles existent) ; des approches thématiques d'auteurs plus commentés par la critique universitaire tels que Robert Lowell, Thomas Pynchon, Joseph Heller, Norman Mailer, Henry Miller ou William Styron mais aussi des artistes qui restent à découvrir (les premiers romans de Paula Fox par exemple) ou l'école des poètes de New York entre la fin des années 50 et le début des années 60, en particulier les poétesses Bunny (Violet) Lang ou Jane Freilicher ; l'abolition (?) des frontières entre divers territoires artistiques : de l'*action painting* à l'*action poetry* — l'émergence du *new journalism*, (la dimension littéraire conférée à des articles rebaptisés « pieces » chez des essayistes comme Tom Wolfe, Susan Sontag, Benjamin DeMott ou Richard Poirier) — la tradition orale portée au rang poétique dans des discours ou déclarations politiques ou encore dans les textes de chansons de musique populaire ; enfin, il ne pourrait ne pas être question des récupérations topographiques ou iconographiques par les artistes et diaristes pop. des lieux communs américains. La liste n'est évidemment pas exhaustive.

➢ *drgeere@club-internet.fr*

5. Homeland / No Man's Land de l'écriture (Jean-Yves PELLEGRIN)

S'il est vrai, comme le soutient brillamment Jean-Pierre Martin (dans *La bande sonore*, José Corti, 1998), qu'« il n'y a de langue littéraire qu'étrangère, de littérature que comme décollement du terroir et dispositif de déracinement », il faut peut-être envisager la notion de territoire – avec tout ce que ce terme pourra d'abord connoter en fait d'espace clos, cadastré, soumis à l'autorité d'une juridiction dont le rôle premier est d'assurer la pérennité du même (ne doit-on pas toujours défendre son territoire contre l'invasion de l'autre ?) – comme une limite que l'écriture littéraire se doit de dépasser. Pour mettre en lumière ce dépassement, on pourra s'interroger dans un premier temps sur le rapport problématique de l'écriture (c'est-à-dire la littérature mais aussi l'écrit) à « son » territoire : existe-t-il un espace – fût-il théorique ou virtuel –, espace linguistique (langue écrite contre langue orale), stylistique (académisme, lois du genre…), thématique (topoï, « grands sujets » de la littérature…) où l'écriture serait dans ses terres ? Inversement, ou dans un deuxième temps, il pourra être utile d'étudier les stratégies de

dépassement mises en œuvre par l'écriture ; entreprises diverses qui visent à « décoller » celle-ci de son territoire présupposé pour lui en assigner un autre, apatride celui-là, inexploré, profondément métissé, sans possession et ouvert à tous les vents. Ce sont les nomadismes de l'écriture au nombre desquels on pourra compter les transformations de l'écrit lorsqu'il cherche à investir ou mimer des formes d'expression réputées constituer son envers ou son autre (l'image, la voix, la musique...) ; la lutte contre le cloisonnement des langues ; le mélange des genres ; en bref, tous les dispositifs de l'entre-deux... chemins d'ex-territorialisation qui sont peut-être justement ceux par lesquels la littérature revient au bercail.

➢ *jypellegrin@wanadoo.fr*

6. *« Design and Intention » : Les femmes-écrivains et la littérature régionale* (Marie-Claude PERRIN-CHENOUR)

Avant d'être une nation unifiée, l'Amérique s'est d'abord pensée comme une collection de territoires avec leurs caractéristiques géographiques propres, leur histoire et leurs populations regroupées en communautés ethniques qui, dès la fin du XVIIIe siècle, ont commencé à produire une littérature spécifique aujourd'hui qualifiée de « regionalist literature ». Cette littérature a souvent été à tort assimilée à un autre courant littéraire, celui de la « couleur locale ». Il s'en distingue cependant par la position du narrateur (extra-diégétique et volontiers ironique dans le cas de la « couleur locale » ; intra-diégétique et en symbiose avec l'environnement dans le cas du « régionalisme »).

Mary Austin, romancière de l'Ouest américain au tournant du XXe siècle, définit ainsi les conditions indispensables à l'écriture régionaliste : « the region must enter constructively into the story, as another character, as the instigator of the plot ». C'est cette dernière proposition (« the region as instigator of the plot ») que l'on examinera plus particulièrement dans cet atelier. On s'attachera à identifier les stratégies narratives qui permettent aux auteurs régionalistes, après avoir dégagé du paysage une série de schémas récurrents, de les reproduire dans leur œuvre sous la forme d'un *design* affectant non seulement la thématique et la construction de l'intrigue, mais aussi, dans une certaine mesure, l'élaboration du récit sur l'espace figural de la page.

On se concentrera sur les femmes-écrivains, car elles sont nombreuses à avoir introduit dans leurs romans ou nouvelles une réflexion théorique sur ce processus, par le biais d'un personnage engagé dans une activité créatrice mettant en jeu, lors de la production d'artefacts (poteries, *quilts,* etc.) les mêmes *patterns* que l'on retrouve dans l'espace géographique environnant. Ces motifs, à leur tour, par un effet de miroir de type métafictionnel, renvoient à ceux qui président à la construction du texte qui les contient (voir, par exemple, « The Basket Maker » de Mary Austin). Outre Mary Austin, on pensera bien sûr à Sarah Orne Jewett, à Mary Wilkins Freeman, à Willa Cather, à Kate Chopin pour le XIXe siècle et le début du XXe siècle. Mais l'on ne s'interdira pas d'examiner l'œuvre de romancières contemporaines, en se demandant si le rapport de l'écriture à l'espace régional est toujours de même nature ou s'il emprunte aujourd'hui des voies nouvelles.

➢ *mchenour@noos.fr*

7. *In the Southern Grain : How Southern is it ?* (Jacques POTHIER)

Il y a un demi-siècle, Flannery O'Connor proclamait que le Sud était devenu, au cours d'une *translatio imperii* culturelle nationale, le lieu de la meilleure littérature américaine, qui ne saurait être que régionale : « The best American fiction has always been regional. The ascendancy passed roughly from New England to the Midwest to the South ; it has passed to and stayed longest wherever there has been a shared past, a sense of alikeness, and the possibility of reading a small history in a universal light. In these things the South still has a degree of advantage. » (« The Regional Writer ») Dans le même souffle, elle mettait en cause les stéréotypes de l'identité sudiste : « Southern identity is not really connected with mocking-birds and beaten biscuits and white columns any more than it is with hookworm and bare feet and mudddy clay roads. » En somme, pas plus *Gone With the Wind* que *O Brother Where Art Thou,* qui témoignent à soixante ans d'intervalle de la permanence d'une exception sudiste dans l'imaginaire national. Pourtant rien n'est plus difficile que de délimiter clairement ce territoire à l'identité si marquée. À moins que les frontières culinaires de la consommation de la bouillie de maïs, dressées par le géographe Richard Pillsbury et qui se rient des limites d'États comme des définitions classiques de la culture, ne suggèrent que le Sud relève d'une territorialité spécifique (voir <http://www.cnn.com/2000/FOOD/news/12/01/foodways/index.html>). Enracinés comme Flannery O'Connor ou Eudora Welty, éloignés du Sud, ses écrivains (de Richard Wright à Richard Ford, Richard Gaines ou Elizabeth Spencer) continuent de s'affirmer « Southern » : ne serait-ce pas que l'on trouve dans cet ancrage contradictoire un exemple paradigmatique de cette *dé-territiorialisation* à laquelle la thématique de notre Congrès nous invite ? Comment au juste la littérature peut-elle aujourd'hui être du Sud ?

➢ *Jacques.Pothier@sudam.uvsq.fr*

8 *Littérature et nature : territoires représentés, territoires imaginés* (Thomas PUGHE)

Cet atelier propose de travailler, à partir de la notion de territoire, sur la relation entre littérature et nature ou littérature et environnement. Il s'agit donc de (re-)visiter les territoires représentés ou imaginés de la tradition pastorale et « verte » dans la littérature américaine. Autrement dit, quels sont les liens entre l'écriture (ou la rhétorique) de la nature et la notion de territoire ? Quels sont les enjeux esthétiques, philosophiques ou idéologiques d'une littérature qui tourne le dos aux villes et rêve des territoires (OED : "Territory : The land round a town").

Les communications pourraient porter aussi bien sur les auteurs canoniques du XIXe siècle que sur les écrivains du XXe, et notamment ceux et celles de l'époque contemporaine. Le genre hybride de *nature writing*, entre fiction et diction (*literary non-fiction*), semble dans ce contexte présenter un intérêt particulier. Plusieurs des classiques du genre ainsi que des textes contemporains portent d'ailleurs dans leur titre des références ou des allusions à un territoire, comme *A Sand County Almanac* d'Aldo Leopold, *Desert Solitaire* d'Edward Abbey ou *The Solace of Lonely Places* de Gretel Ehrlich. Les genres littéraires étudiés dans cet atelier ne devront cependant pas se limiter à la prose, mais pourraient également inclure la poésie (cf. « The Prairies »). Certains écrivains amérindiens (Leslie Silko ou Terry Tempest Williams ou, dans un autre genre, William Least Heat Moon, par exemple) mériteront dans le cadre proposé une attention particulière.

La problématique générale pourrait être abordée selon les axes suivants : paysages représentés entre terre sauvage et *middle landscape* ; la pastorale et le pastoralisme/

anti-pastoralisme ; fonctions du descriptif – métaphore et métonymie, *nature writers /nature fakers* ; la nature d'un territoire entre anthropocentrisme et éco-centrisme ; la nature comme territoire du mythe (celui de l'Ouest, par exemple, ou celui de l'état sauvage : *wilderness/ wildness*) ; les relations entre ville et campagne.
Enfin, sur un plan plus théorique, on pourrait s'intéresser à certains des problèmes soulevés par la critique consacrée aux relations entre littérature et environnement (« ecocriticism », par exemple Lawrence Buell ou Leo Marx) : la persistance du pastoralisme comme cadre de réflexion sur les problèmes de l'environnement ; la tradition de l'imagination environnementale (« environmental imagination », L. Buell) ; les enjeux d'un discours non-anthropocentrique de la nature ; la valeur de l'enracinement dans un lieu (une « terre ») ou un territoire.
Dans la mesure où la problématique générale de l'atelier met l'accent sur ce que N. Evernden appelle la « création sociale de la nature », les communications proposées devraient privilégier les analyses textuelles et discursives.

➢ *pughe-perrot@club-internet.fr*

III. Cinéma

Territoires du cinéma **(Gilles Menegaldo et Melvyn Stokes)**

Le cinéma a partie liée avec la notion de territoire dans la mesure où il met en scène des espaces (naturels, urbains, réalistes, oniriques etc.) et définit une topographie. Le cinéma exploite la notion de territoire et d'espace à différents niveaux. Il met en jeu des dimensions narratives dramatiques et symboliques qui servent aussi à définir le territoire par rapport à son cadre générique. La notion d'appartenance, de conquête d'un territoire sert à identifier le western ou le policier ; la question du passage, du franchissement des limites est centrale dans le film fantastique. Ainsi le territoire implique un balisage, des bornes que les films s'ingénient à transgresser.
Le territoire suppose aussi un arpentage par lequel le sujet se définit et construit son identité et imprime la marque de sa présence. Le territoire se fait langage, codage, réseau de signes qui permet de tisser des liens entre les espaces. Ce tissage est vecteur de métissage et permet le renouvellement ou l'émergence de nouveaux genres qui se nourrissent aussi du « territoire » des autres. Cette traversée du « territoire cinéma » s'exprime aussi dans la pratique intertextuelle, piste qu'on pourra également explorer.
On pourra s'interroger également sur la spatialisation du dispositif cinématographique, défini en termes de tension entre l'espace limité du cadre et l'espace imaginaire illimité du hors-champ, ce qui ouvre sur un autre territoire, celui du spectateur, l'en-deçà de l'écran et l'au-delà.
L'élaboration de Gilles Deleuze sur la notion de déterritorialisation peut servir, entre autres, de fondement théorique à certaines de ces préoccupations.

➢ *gilles.menegaldo@mshs.univ-poitiers.fr*

* *
*

CONGRÈS 2004 : PROPOSITIONS

1. Le scandale

Thème proposé par Véronique Béghain (Bordeaux III, littérature) et Claude Chastagner (Montpellier III, civilisation)

Nous souhaiterions proposer le thème du scandale, qui nous paraît à même d'inspirer littéraires comme civilisationnistes. Nous aimerions fonder notre argumentaire sur l'étymologie du mot. Faire scandale, c'est faire obstacle. Est scandalisé celui qui trébuche sur ce qui constitue une pierre d'achoppement. Il conviendra d'explorer différents axes, ensemble et séparément. Le scandale s'origine-t-il dans l'objet scandaleux, dans la démarche de celui qui le produit ou dans l'accueil qui lui est fait ? Ou bien : la spécificité du scandale n'est-elle pas de se situer, plus ou moins opportunément, au point de jonction de volontés, de désirs, qui, pour paraître antagonistes, n'en sont pas moins fréquemment complices ? Le scandale comme association de malfaiteurs… Quelques questions d'ordre général viennent immédiatement à l'esprit. Pourquoi se scandalise-t-on ? Qu'est-ce qui est en jeu ? À qui profite le scandale ? Comment s'articulent l'acception religieuse du terme et ses déclinaisons dans la langue courante : « c'est scandaleux, c'est un scandale » ? Pourquoi une telle prolifération et la perte de sens qu'elle entraîne ?
Dans le champ littéraire, le scandale a partie liée avec les figures stylistiques de l'achoppement. Les déviances syntaxiques et lexicales, les licences et impropriétés, les digressions, les images détonnantes sont autant de hiatus qui font obstacle à la lecture, autant de « pierres de scandale » pour revenir à l'étymologie. La littérature américaine offre de nombreux exemples de déviance stylistique, ne serait-ce que dans son rapport, dès l'origine, conflictuel à la langue et à la littérature anglaises. La diversité ethnique de la nation américaine et la polyphonie inhérente à une culture largement bâtie sur l'immigration favorisent, du reste, un heureux « bégaiement » de la langue (pour reprendre le vocabulaire deleuzien). La richesse stylistique d'un texte ne se mesure-t-elle pas, à ce titre, à sa capacité de scandaliser, pour son plus grand plaisir, le gardien des traditions, de l'ordre, du temple linguistiques tapi en chacun de nous ?
Du reste, la notion de scandale permet également d'envisager les phénomènes d'intertextualité, récurrents dans le champ américain, en terme de production d'obstacles. La trace que laissent dans un texte des textes antérieurs peut s'entendre, dans cette perspective, comme la manifestation d'une « agrammaticalité » (j'emprunte le terme à Riffaterre), d'une « anomalie intratextuelle » qui fait de l'intertexte un « corps étranger » sur lequel vient buter le lecteur. Les processus hypertextuels de détournement et de travestissement de sources antérieures participent, par ailleurs, d'une utilisation scandaleuse, iconoclaste, du canon. La parodie, le travestissement burlesque sont autant de processus de dynamitage de l'autorité, processus particulièrement aptes à s'épanouir dans une nation dont les fondements égalitaristes et démocratiques légitiment d'emblée les multiples entreprises littéraires de subversion des codes hérités de la Vieille Europe, au nom d'un prosaïsme militant et d'un philistinisme souvent calculé.
Le scandale émerge parfois, en outre, de la non-coïncidence d'une œuvre ou d'un fragment de l'œuvre avec un corpus pris dans son ensemble, voire avec les représentations

dominantes attachées à ce corpus. La notion de scandale pose alors le problème de la définition, de la circonscription de l'œuvre, de sa clôture par la critique ou par le simple lecteur. La notion de scandale s'articule alors aux problèmes de l'authenticité, de l'homogénéité et, par extension, de la légitimité de certaines démarches critiques. Dans un registre moins formel, et plus évident, le scandale renvoie à l'obscénité, à l'indécence, au scandale du corps ou au corps scandaleux, à la pornographie, mais aussi à l'utilisation de l'intime, à l'impudeur bio-, voire autobiographique, donc à la figure de l'auteur. Il met en jeu, dès lors, la question de la référentialité, le rapport de la littérature à la société, le rôle de l'écrivain, ses droits et ses devoirs, mais aussi les problèmes de répression et de censure (censure extérieure ou auto-censure). Dans un champ annexe, on pourra explorer la fonction plus largement contestatrice de la littérature, ses rapports avec la politique, le *politically correct*, les idéologies dominantes. On pourra aussi se demander si le scandale n'a pas une fonction normative, parfois.

Enfin, on peut se demander si la littérature n'est pas, fondamentalement, un art de l'achoppement et si, plus largement, le scandale n'est pas intrinsèquement lié à la création, dans sa visée critique. Dans le domaine des arts plastiques, en particulier, le scandale est étroitement lié à l'émergence de nouveaux mouvements, de nouvelles écoles. Incidemment, se trouve également posée la question du scandale que constitue, dans le champ de la création, l'absence de scandale, en d'autres termes l'académisme, quel qu'il soit, et sa promotion, au détriment des véritables créateurs.

En définitive, dans le champ littéraire et artistique, l'intérêt de cette notion est sa pertinence à l'échelle tout à la fois de l'écriture, de la représentation et de la réception. Et d'autres domaines de la production artistique, savante comme populaire (cinéma, musique), peuvent faire l'objet d'interrogations parallèles.

Enfin, l'étude de l'histoire et de la société américaines sous l'angle du scandale devrait s'avérer féconde. Dès son origine, la société américaine, tout en rêvant d'un fonctionnement d'où le scandale serait absent, bute sur des obstacles et pose les jalons d'une histoire rythmée par le scandale, à ses propres yeux comme aux yeux de l'étranger.

Il faudra d'ailleurs s'interroger sur la justesse de l'adéquation fréquemment établie entre États-Unis et scandale. Peut-on encore recourir au modèle explicatif puritain ? Dans quelle mesure cette perception des États-Unis n'est-elle pas un mythe, une construction fantasmatique ? Dans la confrontation entre les deux continents, qu'est-ce qui se trouve en jeu lorsqu'est brandi le mot « scandale » ?

Plusieurs dimensions pourront être explorées : histoire, société, politique, économie et culture. Quelques pistes évidentes : le fondement religieux, le rapport aux premiers occupants et au territoire, l'esclavagisme, les chasses aux sorcières et lynchages de tous ordres, l'expérience de la prohibition… On trouvera un terrain tout aussi propice à la réflexion dans la société contemporaine. Les questions éthiques (peine de mort, avortement, modifications génétiques, rapport à la dissidence et à la différence), les diverses turbulences sociales (violence, pauvreté, racisme, drogue, pornographie, désintégration familiale), l'attitude des puissances financières et économiques (le complexe militaro-scientifique, le secteur agro-alimentaire et pharmaceutique, l'industrie du tabac et du pétrole) vis-à-vis de l'individu et de l'environnement urbain et rural invitent à une réflexion sur la fonction des interdits et des prescriptions, sur le rôle de la loi, de la justice et du politique. Comment s'articulent autour de la problématique du scandale les tentatives de réforme de la santé, du langage (le politiquement correct), de l'éducation (évolutionnisme v. créationnisme) ? Qu'est-ce qui fait scandale dans la politique étrangère des États-Unis ? Où se situent dans cette interrogation les problèmes liés à la mondialisation, à l'hégémonie culturelle comme économique et à l'anti-américanisme, de l'exception culturelle au terrorisme ? Il faudra aussi s'interroger sur les moteurs du comportement social (arrivisme, mimétisme et leur contestation) et sur le rôle central que les médias occupent dans la dénonciation, l'exploitation ou la création du scandale.

À ce stade, il est encore trop tôt pour suggérer des noms de conférenciers possibles, mais le colloque pourrait être placé sous le patronage d'un chercheur qui à lui seul symbolise la dimension franco-américaine de la problématique du scandale, René Girard, dont le dernier ouvrage s'intitule précisément *Celui par qui le scandale arrive*.

2. *Couleur(s) d'Amérique*

Thème proposé par Géraldine Chouard (Paris IX-Dauphine) et Hélène Christol (Aix-Marseille, Université de Provence)

Le thème de la couleur se situe dans le prolongement de celui de l'Amérique-image (AFEA 2000, Aix) qui avait donné à voir et du noir et blanc (entre autres, à travers la photographie américaine) et de la couleur. Pas de substance (AFEA 2001, Orléans) sans couleur qui en est l'une des déterminations. Enfin, on constate que le thème du Territoire (AFEA 2003, Rouen) recoupe ou recroise celui de la couleur, il en est même parfois la plus juste métaphore.

De quelle(s) couleur(s) est l'Amérique ? Comment penser (à) l'Amérique à travers le prisme de la gamme chromatique ? Parmi le faisceau de questions susceptibles de s'articuler autour de cette thématique, qu'on pourra très diversement problématiser, on peut notamment se demander s'il y a des couleurs (ou des associations de couleurs) plus américaines que d'autres. Et si tel est le cas, lesquelles, selon quelles modalités, pour servir quels enjeux ? *A contrario*, manque-t-il à l'Amérique certains tons du nuancier ?

De la Virginie au Colorado, certains toponymes annoncent d'emblée la couleur. Dans ce pays où la géographie rejoint l'histoire, le croisement s'opère autour d'autres coloris bon teint : depuis l'opposition entre Peaux-Rouges et Visages Pâles, sur laquelle se fonde la genèse du Nouveau-Monde, relayée par la *color line* marquant la ségrégation entre Noirs et Blancs, l'Amérique s'écrit en lettres de couleur (plutôt que noir sur blanc). Rouge, blanc et noir en seraient-elles les couleurs *primaires* ? Hypothèse de départ, et sans doute faudrait-il alors les rebaptiser couleurs *spectrales*.

Ouverte sur la vaste toile d'un monde haut en couleur, la palette de l'Amérique est large, et, pour reprendre une formule de l'auteur des *Feuilles d'herbe*, sans doute l'une des œuvres les plus colorées du répertoire : « [It] contains multitudes ».

Les couleurs défilent, ou déferlent, pour dire l'Amérique : de *la lettre écarlate* où s'inaugure l'Aventure américaine, jusqu'à la baleine blanche, où elle n'en finit pas, en passant par le vert de la Pastorale, traversée de noir dès lors que *la machine* entre *dans le jardin*, l'orangé d'un jour de *Thanksgiving* ou *la couleur pourpre* de ses conflits ethniques ou syndicaux, l'Amérique nous

confronte à toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, réelles ou rêvées, placées sous le signe de la gravité ou de la frivolité. Comment dire ces couleurs, par quel biais les appréhender pour qu'en retour elles nous disent quelque chose de l'Amérique ?

Quel rapport s'établit entre ces couleurs ? Quels liens se tissent entre des objets, images, états d'une même couleur ? Peut-on établir un lien entre le blanc de Melville, celui de Poe, le *white-on white* des premiers *quilts* américains et les monochromes de Brice Marden ? La question se pose aussi à propos du rouge des Montagnes rocheuses, celui du «badge of courage» de Stephen Crane, des coquelicots de Georgia O'Keeffe, ou des boîtes de soupe Campbell d'Andy Warhol. Pour prendre la mesure du bleu *made in USA*, faut-il se perdre dans le ciel des tableaux de Hopper, regarder l'Amérique dans le bleu des *Zyeux* de Jerome Charyn ou soutenir le regard de Toni Morrison, le plus bleu d'Amérique. À moins qu'il ne suffise d'écouter un air de blues, qui donne à l'Amérique une part de sa *couleur locale*, ou penser aux blue-jeans de James Dean. À travers *On Being Blue. A Philosophical Enquiry*, William Gass élève le monochrome à une dimension philosophique, interrogeant le bleu dans tous ses états. Une enquête chromatique qui fait la part belle à la langue, déclinant les multiples valeurs ou valences du signifié en question. S'interroger sur la couleur en Amérique, c'est aussi tenter de mettre à jour ce que sa langue en fait, comment elle en joue / jouit. Pour que précisément, l'Amérique puisse révéler *its true colors*.

On being blue / white / green / red / yellow / purple / pink / any or no color at all in America, les perspectives sont ouvertes, mobiles, plurielles, pour les américanistes européens que nous sommes, quel que soit le sujet qui intéresse notre réflexion. Un tel parcours, aussi libre que possible, dans les domaines de la littérature et de la civilisation, devrait permettre d'établir de nouvelles cartographies de l'Amérique, où tracer des lignes significatives, selon des contextes, des codes et des modes qui restent à définir. Les arts plastiques pourront apporter bien davantage qu'une simple illustration du thème en question : dans une sorte de saturation du rapport entre couleur et sens, peinture, photographie (ou *patchwork,* entre autres) accomplissent dans leur matérialité propre, l'expression même de la couleur métamorphosée en substance. La question peut par ailleurs s'ouvrir sur la toile immense du cinéma américain.

Aux dernières nouvelles, il semblerait que l'Amérique ait renoncé à la couleur : noir se dit *African*, rouge *Native*, blanc *Caucasian*, jaune *Asian.* Le colorisme en vigueur actuellement revient-il à dire que l'Amérique n'a plus de couleur (qu'elle est quoi alors, *grise* ?) Ou qu'elle en vient à s'effacer à elle-même, jusqu'à devenir incolore et à n'être plus en somme qu'une nation d'hommes invisibles ? Parallèlement à cette tendance à l'abolition de la couleur, l'Amérique rehisse depuis le 11 septembre dernier un bleu-blanc-rouge des plus patriotiques. Histoire de reprendre (de se redonner) des couleurs ? À voir. Et puisque justement, selon l'expression consacrée, l'Amérique nous en fait voir de toutes les couleurs, il est temps de chercher à comprendre ce qu'elles veulent dire.

À Aix-en-Provence l'an dernier, Toni Morrison présentait *Suture*, un film de David Siegel, portant sur le thème de l'usurpation d'identité. Sujet classique certes, mais auquel cette œuvre en noir et blanc donnait une couleur très particulière. C'est un Noir en effet qui prenait l'identité d'un Blanc, et l'histoire se poursuivait comme si de rien n'était, sans la moindre allusion à la couleur de sa peau. Singulière propédeutique à un regard neuf sur l'Amérique, visant à régler enfin son compte à la tyrannie de la couleur (une entreprise à laquelle participe aussi, d'une autre manière, l'œuvre de Morrison). Afin d'apprendre à voir ce qui *pi (g)mente* vraiment la vie. Si l'Amérique n'est plus à découvrir, ses couleurs restent à réinventer.

Repérages bibliographiques provisoires

APPLE, Max *The Oranging of America* (1976)

BARTHELME, Donald *Snow White* (1967)

BARTHELME, Frederick *Chroma* (1987)

BURROUGHS, William *Cities of the Red Night* (1981)

CALDWELL, Erskine *Tobacco Road* (1932)

CAPOTE, Truman *Local Color* (1950)
The Grass Harp (1951)
Music for Chameleons (1980)

COOPER, Fennimore *The Last of Mohicans* (1826)
The Prairie (1827)

CRANE, Stephen *The Red Badge of Courage* (1895)

Delillo, Don *White Noise* (1985)

DIDION, Joan *The White Album* (1979)

ELLISON, Ralph *Invisible Man* (1952)

GASS, William *On Being Blue : A Philosophical Enquiry* (1976)

GRAU, Shirley Ann *The Hard Blue Sky* (1958)

HAWKES, John *The Blood Oranges* (1971)

HAWTHORNE, Nathanael *The Scarlet Letter* (1850)
The Marble Faun (1860)

HEMINGWAY, Ernest *The Sun also Rises* (1926)
The Snows of Kilimanjaro (1938)

JAMES, Henry *The Golden Bowl* (1904)

KEROUAC, Jack *Mexico City Blues* (1959)

KOSINSKI, Jerzy *The Painted Bird* (1965)

LOWELL, Amy *A Dome of Many Coloured Glass* (1912)

MAILER, Norman *The White Negro* (1957)

MCCULLERS, Carson *Reflections in a Golden Eye* (1941)

MELVILLE, Herman *Redburn* (1849
White Jacket (1850)
Moby Dick (1851)

MILLER, Henry *Max and the White Phagocytes* (1938)
Big Sur and the Oranges of Hieronymus Bosch (1957)

MORRISON, Toni *The Bluest Eyes* (1970)
Tar Baby (1981)
Paradise (2000)

NABOKOV, Vladimir *Transparent Things* (1972)
Look at the Harlequins! (1974)

O'CONNOR, Flannery *Wise Blood* (1952)

OTTO, Whitney *How to Make an American Quilt* (1981)

POE, Edgar *The Narrative of Arthur Gordon Pym* (1838)

PYNCHON, Thomas *Gravity's Rainbow* (1973)

ROTH, Philip *I Married a Communist* (1998)
The Human Stain (2002)

SALINGER *Pretty Mouth and Green My Eyes*

STEINBECK, John *Green Pastures* (1932)
The Red Pony (1937)

THEROUX, Alexander *The Primary Colours* (1994)

THOREAU, Henry David *Autumnal Tints* (1862)

VONNEGUT, Kurt *Breakfast of Champions, or Goodbye Blue Monday* (1973)

WALKER, Alice *The Color Purple* (1982)

WELCH, James *Winter in the Blood* (1974)

WELTY, Eudora *The Golden Apples* (1949)

WHITMAN, Walt *Leaves of Grass* (1892)

WILLIAMS, Tennessee *The Rose Tatoo* (1951)

WILSON, Edmund *The Little Blue Light* (1950)
Red, Black, Blond, and Olive (1956)

WRIGHT, Richard *Black Boy* (1945)
Black Power (1954)
The Color Curtain (1956)

3. Les États-Unis comme prophétie : religions, pouvoirs et mythologies

Thème proposé par Bernard Genton (Rennes II)

Dans un numéro récent des *Actes de la recherche en sciences sociales*, le sociologue Loïc Wacquant affirme : « Il est peu de sociétés qui opposent à l'effort d'observation scientifique des obstacles aussi formidables que les États-Unis », obstacles qui tiennent principalement à « la force de l'illusion » américaine, c'est-à-dire à l'idéologie de la « prophétie auto-réalisante ».

Que nous le voulions ou non, nous autres américanistes français sommes amenés, dans nos cours, nos recherches, nos écrits, à aborder et transmettre cet aspect central de l'expérience américaine. Des premières aventures coloniales aux derniers jours de la Convention de Philadelphie, de l'idéologie de la « destinée manifeste » à l'actualité la plus récente, l'Amérique anglo-saxonne a bien affirmé, d'une manière presque constante, un exceptionnalisme transcendantal, dépassant de haut et de loin toutes les autres expériences historiques. Nous avons tous en tête, pour les fréquenter de manière quasi quotidienne, parfois jusqu'à saturation, les étapes principales de cette sédimentation idéologique : en 1630, John Winthrop, encore sur le bateau qui le menait dans la baie du Massachusetts, projetait sa fameuse « cité sur une colline » ; en septembre 1787, alors que les conventionnels de Philadelphie achevaient leur travail, Benjamin Franklin discernait un « soleil levant » peint sur le fauteuil de George Washington ; en 1837, à l'Université Harvard, Emerson annonçait l'émergence, pour la première fois dans l'histoire, d'une « nation d'hommes », tandis que George W. Bush, après le 11 septembre 2001, s'exclamait encore : « May God continue to bless America »...

L'idée de prophétie — interprétation et affirmation d'une volonté divine ou d'une nécessité immanente — formerait donc un nœud apparemment indestructible, situé au cœur de l'expérience américaine. Qu'il s'agisse de la « religion civile » persistante qui anime la vie politique, des « religions d'églises », des formes les plus variées de la culture américaine, des modes d'organisation et de régulation sociale, tout semble converger vers une sorte de célébration éternelle d'un même mythe fondateur... Pourtant, on constate aussi, tout au long de l'histoire, des mouvements divergents qui refusent et la prophétie et ses manifestations, même si bien des contestataires finissent par se ranger sous la grande bannière étoilée, comme ces personnages de Mauriac qui retrouvent la foi sur leur lit de mort.

Les américanistes français — spécialistes de littérature, de cinéma, de la culture populaire, des médias, mais aussi historiens, historiens des religions, sociologues et politistes — pourraient apporter une contribution collective à ce débat, en se demandant si la grille de lecture « prophétique » constitue ou non un obstacle à une compréhension du phénomène états-unien.

Liste non exhaustive de questions qui pourraient être abordées : Le mythe du « grand roman Américain » ; la poésie prophétique depuis Whitman ; la littérature apocalyptique ; bénédiction/malédiction dans la littérature ; la prophétie dans la culture populaire et les arts du spectacle : musiques, chants, cinémas, théâtres... ; l'antiprophétie et la contestation (Bob Dylan, Dos Passos, Eldrige Cleaver...) ; la religion civile aujourd'hui ; la religiosité de la société américaine aujourd'hui ; la montée silencieuse de l'athéisme ; les sectes ; les apories de la vie politique ; les grands silences de la prophétie ; « Rêve américain » et rêve d'Amérique, etc.

Annonces

■ ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'OCTOBRE

Le vendredi 4 octobre 2002 à 14 h. Amphithéâtre EHESS, 105 boulevard Raspail, 75006 Paris.

• **Ordre du jour**

Élection au Bureau
Comptes de l'Association
Congrès de Rouen (30 mai-1er juin 2003)
Congrès 2004 : lieu et thème
RFEA,
Transatlantica
Concours de recrutement
CNU
Questions diverses

■ DIFFUSION DU BULLETIN DE L'AFEA

Ce numéro du *Bulletin* est le dernier qui sera expédié automatiquement aux membres de l'AFEA dans sa version papier. Si vous n'avez pas encore fait la demande expresse, il est encore temps de le faire, dès réception de ce *Bulletin*, en écrivant à :

☞ *Contact* : Jennifer Merchant, Secrétaire générale adjointe de l'AFEA,
7, rue du Mont Aigoual, 75015 Paris.

■ ABONNEMENT À LA LISTE DE MESSAGERIE DE L'AFEA

Pour vous abonner à la liste de messagerie de l'AFEA et recevoir régulièrement l'information sur notre association, envoyez un message au nouveau webmestre de l'association,

☞ *Contact* : jeanpaul.gabilliet@free.fr
demandant votre inscription sur la liste de distribution.

SIM COPANS À L'HONNEUR À SOUILLAC

Le samedi 11 mai, au Grand Hôtel de Souillac, le comité du Festival « Sim Copans-Souillac en Jazz » a organisé une conférence de presse ouverte aux autorités locales et au public. Il s'agissait pour les organisateurs de présenter le numéro hors-série de la *Revue Française d'Études Américaines* en hommage à Sim Copans et d'annoncer le programme du prochain festival, prévu du 17 au 22 juillet, avec comme invité principal Archie Shepp, saxophoniste, pianiste, chanteur et compositeur. La réunion était présidée par M^me^ Lucienne Copans et l'AFEA était représentée par Bernard Vincent.

Le maire de Souillac a confirmé à ce dernier que la municipalité de Souillac envisageait bien de créer une salle « Sim Copans », salle d'archives et de recherche, ouverte aux étudiants, qui sera installée au cœur de la future médiathèque.

Ouvrages reçus

■ Ouvrages en anglais :

BERG, MARTIN & MARTIN H. GEYER.
Two Cultures of Rights. The Quest for Inclusion and Participation in Modern America and Germany.
Cambridge : Cambridge UP, 2002. 284 p. 50 $

ÉVANGELISTE, MATTHEW.
Unarmed Forces : The Transnational Movement to End the Cold War.
Ithaca : Cornell UP, 2002. 391 p. £ 13.50

GODBEER, RICHARD.
Sexual Revolution in Early America.
Baltimore : Johns Hopkins UP, 2002. 430 p. £ 23.50

■ Ouvrages en français :

BOLTER, TRUDY.
Figures de l'écrivain dans le cinéma américain. Itinéraires de la « voix baladeuse »
Rennes : PU Rennes, 2001

MONFORT, BRUNO, DIR.
The Piazza Tales (Herman Melville).
Paris : Armand Colin/VUEF-CNED, 2002.195 p. 15

PÉRON, MICHEL, DIR.
Transdisciplinarité : Fondement de la pensée managériale anglo-saxonne ? Economica. Paris : CERVEPAS/ISEOR, 2002. 217 p. 27

SFEZ, LUCIEN, DIR.
Le multiculturalisme en quête d'universalité ?
Quaderni, n° 47, printemps 2002. 131 p.

Liste établie par Marie-Claude Perrin-Chenour et Hubert Perrier

Les livres envoyés pour recension sont à adresser à
Marie-Claude Perrin-Chenour
39, rue de la Butte-aux-Cailles, 75013 Paris

Pour une information plus complète et à jour,
consultez le site de l'AFEA

http://afea/univ-savoie.fr.infopublication.html

Le Bulletin de l'AFEA attend vos informations. Envoyez-les

à l'attention de Michel GRANGER, Université Lumière – LYON 2
86, rue Pasteur – 69365 Lyon Cedex 07
@ : Michel.Granger@univ-lyon2.fr • Télécopie : 04 72 80 94 52

code 803 451